

*du même auteur  
chez le même éditeur*

AU FOND DE L'INCONNU POUR TROUVER DU NOUVEAU

IN MEMORIAM

LE COMPLEXE DE CALIBAN

CONTE DE L'AMOUR BIFRONS

KRISS, *suiti de* L'HOMME DE PORLOCK

PERSONNE

AUTRES JEUX AVEC LE PEU

LES AUBES

LETTRÉ MORTE

VOIX

LES TROIS PARQUES

LES DITS D'UN IDIOT

CALOMNIES

*dans la collection « Tirres »*

LES ÉVANGILES DU CRIME

TU ÉCRIRAS SUR LE BONHEUR

*aux éditions Jean-Michel Place*

MARINA TSVÉTAËVA. COMMENT ÇA VA LA VIE ?

LINDA LÊ

CRONOS

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ♦

# I

Le soldat frappe à coups de crosse l'homme qui serre un livre contre lui. Crève, lavette ! siffle-t-il. Le visage en sang, l'homme glisse à terre. Le soldat lui arrache ses lunettes, les jette sur le pavé, les écrase sous ses bottes. L'homme ouvre la bouche comme pour crier, mais il n'en sort qu'un râle sourd. Il agrippe son agresseur sans lâcher le livre. L'autre cogne de plus belle. La couverture du livre prend une teinte rougeâtre. L'homme se réfugie près d'un mur. Les rues de Zaroffcity sont désertes. C'est l'heure du couvre-feu. Personne n'enfreint l'interdiction de sortir et de se rassembler. Seul l'homme au livre, absorbé dans sa lecture, est resté assis sur un banc faiblement éclairé par un réverbère, oubliant qu'au crépuscule la ville devient le terrain de chasse des canards, que les pauvres diables surpris en train de rôder sont soupçonnés d'espionnage. Retroquevillé, le dos appuyé au mur, l'homme tremble de tous ses membres. Le soldat, un rictus aux lèvres, les jambes écartées, lève son fusil, vise et tire, vidant son chargeur, puis tourne les talons et s'en va par les avenues qui conduisent vers le Palais présidentiel, laissant derrière lui un cadavre criblé de balles.

Les façades des édifices publics à Zaroffcity sont couvertes de placards annonçant les décrets promulgués :  
 Défense de franchir les barbelés qui délimitent les frontières de la ville.

Défense de circuler de neuf heures du soir à sept heures du matin, sous peine d'être exécuté sans sommation.

Défense de tenir réunion. Toute constitution de groupes organisés est une infraction punie de mort.

Défense de manifester : aucun attroupement à caractère revendicatif n'est toléré. Les individus qui se prèteraient à ces agissements seront passés par les armes.

Défense de se faire le porte-étendard d'idées qui iraient à l'encontre des règles édictées par le gouvernement.

Défense d'offenser le Grand Guide, le Chef suprême, qui manœuvrer le gouvernail avec discernement, pour le bien de ses sujets. Tout diffamateur comparaitra devant un tribunal d'exception.

Défense de développer une individualité à l'opposé des normes établies : chaque citoyen est un simple maillon de la collectivité, vecteur d'homogénéisation sociale.

Défense d'entrer en contact avec les journalistes des pays limitrophes, dont l'objectif est de désagréger le royaume du Grand Guide.

Défense d'être en relation épistolaire avec les expatrés, colporteurs d'informations controuvées de nature à dévaloriser le Grand Guide.

Défense de diffuser des écrits autres que ceux recensés dans le catalogue officiel. Les propagateurs de ces poisons encourent de sévères sentences.

Défense de posséder des livres dont les titres ne figurent pas dans la liste établie par l'office central de répression des délits d'opinion. Les contrevenants sont passibles de quinze ans de réclusion.

Obligation de rendre compte des faits et gestes pénétrateurs d'atteintes à la réglementation. Toute initiative de quelque importance doit préalablement être sanctionnée par l'administration.

Obligation de faire viser toutes les semaines les sauf-conduits permettant d'aller et venir à l'intérieur de Zaroffcity.

Obligation de porter les signes distinctifs (ruban écarlate, cordonnet indigo, nœud noir...) qui désignent l'appartenance à telle ou telle classe.

Obligation de se plier en toutes circonstances aux injonctions des représentants de la force publique, vigies infaillibles et piliers de l'État.

Obligation de déférer aux instructions des agents venant perquisitionner afin de déjouer d'éventuels complots.

(Obligation de dénoncer tout comportement déviant.

(Ceux qui ont connaissance de déloyautés envers le Grand Guide et ne les divulguent pas seront jugés pour haute trahison.

(Obligation de seconder la police dans le pistage des chevronnés de retour, antisociaux et fauteurs de désordres.

(Obligation de faire passer l'intérêt de l'État avant l'intérêt particulier et de révéler tout manquement au devoir civique de sa parentèle.

(Obligation de ne pas écouter la voix du sang, de sauvegarder ses géniteurs pour ne vouer de culte qu'au Grand Guide, le père de tous les habitants de Zaroffcity.

Obligation d'observer point par point les prescriptions du ministre de l'Intérieur et de la Justice, investi d'un pouvoir absolu et habilité à faire subir la question à tout agitateur en puissance.

...

La liste des interdits et des consignes impératives est interminable. Les Zaroviens doivent l'apprendre par cœur sans toujours savoir s'ils ne transgressent pas le Code. Au moindre faux pas, ils reçoivent la bastonnade, quand ils ne sont pas sommairement liquidés. Environnés d'indicateurs, ils surveillent leur langage, ne profèrent aucune vérité qui puisse être interprétée comme un symptôme d'insubordination. La méfiance inhibe tout sentiment fraternel. Chacun se garde de s'attirer l'animosité de ses semblables, prêts à toutes les bassesses pour gagner la bienveillance du régime.

Plus que Zaroff, lequel se fait appeler le Grand Guide, c'est le ministre de l'Intérieur et de la Justice, Karaci, qui suscite l'effroi. Il se chuchote que ses méthodes d'acquisition sont monstrueuses, que rien d'inhumain ne lui est étranger. Mais les malavisés qui se répandent en bavardages sur les exactions de Karaci sont vite muselés : la langue coupée, les plus chanceux se rattachent au fond d'une geôle, tandis que les autres finissent au bout d'une corde après avoir macéré dans la pénitence.

Recrutés parmi la lie des mercenaires, les nerwis du ministre, d'une bestialité notoire, sont le cauchemar des jeunes filles. Avec la bénédiction de Karaci, ils les capturent et les soumettent à des sévices jusqu'à ce qu'elles soient expirantes, alors ils transportent leurs corps encore palpitants dans le terrain vague du nord de la ville, avant de les asperger d'essence et de les brûler.

La chair calcinée sert à gaver les molosses, qui aiguissent leurs crocs sur les crânes. L'autre gibier des suppôts de Karaci, c'est l'intellectuel, le porteur de ruban écarlate, le détreneur d'écrits prohibés. Réussissent-ils à lui mettre la main au collet qu'ils lui énucléent les yeux, le dépiaquent puis le dépècent et exposent ses restes sur la grande place, en guise d'avertissement aux lettrés tentés par une rébellion de l'esprit.

De tels spectacles auraient rempli d'horreur même un chacal, mais la plupart des Zaroviens sont si endurcis, si habitués à voir martyriser des innocents que leur seul souci est de se tenir cois, de raser les murs et de se transformer en ectoplasmes afin d'échapper aux prédateurs récompensés selon le degré de raffinement de leurs tortures. Ils ont falsifié le sens de l'adage *Supporte et abstiens-toi*, l'appliquant pour justifier leur philosophie du laisser-faire : rémoins d'abominations, ils détournent les yeux et se terrent dans leurs trous.

Zaroffcity, peuplée d'ombres blafardes, est une terre consumée de soleil, mais elle semble enténébrée, tant est épaisse la chape de désolation qui pèse sur ses habitants, pris dans les tenailles de la délation. Chaque matin apporte un déluge de lettres anonymes, leurs auteurs n'hésitant pas à recourir à ce moyen préconisé par la police pour se défendre d'amis sans cœur, de voisins pris en grippe, de parents dont la disparition est souhaitée. Les misérables désignés à la vindicte n'ont d'autre issue que de changer de domicile et d'identité en faisant appel aux fricoteurs des officines clandestines qui leur fabriquent de faux documents et, contre une somme colossale, les pourvoient d'un gîte précaire. S'ils sont aventureux, déterminés à risquer leur peau, ils essaient d'émigrer, en soudoyant un passeur,

généralement un acolyte de Karaci reconverti, qui les gruge en leur promettant la lune. Rares sont les parias pourchassés qui parviennent à s'évader : les ronces en acier, électrisées, aux portes de la mégapole, font d'elle un gigantesque pénitencier. Sans compter que des cerbères, du haut des miradors, accueillent par une rafale de mitrailleuse l'imprudent qui s'approche des barbelés. Les nuits résonnent du hullement des sirènes et de coups de feu. Tout le monde sait que des atrocités sont perpétrées, mais personne ne bronche, le mot d'ordre étant de ne pas faire de vagues quand Karaci le Terrible tempête et exerce sa suprématie.

Le ministre de l'Intérieur, la trentaine fringante, le visage acéré, la mâchoire proéminente, le regard aussi perçant qu'une ville, arbore toujours l'air d'un canassier toutes griffes dehors. Trouffion au temps où le Grand Guide fomenta son coup d'État militaire et prit les rênes de la ville, il s'est distingué par sa loyauté envers le putschiste, par son acharnement à traquer les réfractaires. Vite surnommé la Hyène, il est devenu un sous-officier réputé pour son sadisme lors des interrogatoires, puis un commissaire zélé, disséminant des brigades d'exécuteurs de la loi du talion. C'est en noyantant, en démantelant un réseau de maquisards, assassinés avec sauvagerie, qu'il a capté la confiance du Chef suprême.

On ignore d'où il vient. Certains disent qu'il est né à Satoripolis, république pacifique et égalitaire, mirage vers lequel se tournent ceux qui sont sous la férule du Grand Guide. Là-bas, il aurait commis des déprédations sans nombre. Il se serait livré à ces brigandages parce que, dès son jeune âge, il aurait été retiré à sa mère, une entraînuese kleptomane, et placé à l'Assis-

rance publique. Il aurait vécu longtemps de vols à la tire, dormant sous les porches et ne mangeant pas à sa faim. Arrogant, il voyait rouge chaque fois qu'on le prenait en pitié, lui le squelette ambulante. Vindicatif, il gardait une dent contre ses semblables, mieux lotis, et réglait ses comptes à la façon des truands. À vingt ans, il aurait fait des hold-up avec une bande de braqueurs. Puis, las de ces divertissements sans conséquence, il se serait associé avec des gangsters en cavale pour tenter d'écharper Salomon, l'incorruptible qui protège Satoripolis. L'assassinat ayant capoté, il se serait enfui avant d'être mis sous les verrous. Débarquant à Zaroffcity avec l'intention de lâcher la bride à son instinct de destruction, il y a trouvé un terrain propice : il a gravi les échelons en surenchérissant sur les soudards.

Plus suspicieux encore que le Grand Guide, il a l'obsession d'être pris en traître par des fourbes, d'une fausseté poisseuse. Son plaisir est de démasquer les judas, abarbus sans autre forme de procès. Ses aversions sont aussi subites que ses emballements. Il tient à l'œil chaque clampin en grâce auprès du Premier Magistrat. L'hôtel, son bras droit la veille, peut être sans préavis congédié, puis expédié dans l'autre monde, dès lors qu'il s'est avéré un filbusier. Âme damnée du Grand Guide, Karaci travaille à se rendre indispensable. Comme il dit, c'est lui qui a du sang sur les mains, c'est lui qui court le danger d'attiser la furie de la racaille, c'est lui qui fait marcher au pas cadencé la populace, c'est lui qui fait belâter, docile jusqu'à l'hébétude. Son omnipotence est la revanche de son passé de hors-la-loi. Il ne dissimule pas que son vœu est d'amener l'armée du Grand Guide à envahir Satoripolis, manière d'accomplir une vendetta. Il étalerait son image comme une

icône à idolâtrer si, taccicien circonspect, il n'avait soin de ménager les susceptibilités du Chef suprême, capable de le faire périr pour ne pas être dépossédé de sa charge. Il est doucereux avec ce dernier, au garde-à-vous devant lui, mais une fois qu'il l'a circonvenu, il agit au gré de ses humeurs, avec la morgue d'un monarque de droit divin.

Depuis qu'ils ont grimpé sur la plus haute marche, les deux autocrates, ératistes ou libéraux selon les jours, taxent tout. Les Zaroviens sont tenus d'affecter la moitié de leurs salaires et de leurs bénéfices aux collectes, le nouveau gouvernement devant prétendument financer le déficit dû à la gabegie de l'ancien exécutif. Le fisc opère de surcroît une ponction sur les revenus pour couvrir les dépenses du Premier Magistrat, dont les réceptions doivent être princières, eu égard à son rang. En cheville avec des patrons de holdings brassant des millions, le Grand Guide et son ministre, non seulement font des placements fructueux, mais prélèvent sur les rendements des trusts un joli paquet. Ils ont à leurs pieds tous les banquiers, tous les entrepreneurs, qui s'entendent avec eux sur les moyens d'empocher le maximum. Le peuple, mené à coups de trique, s'appauvrit d'année en année. Le grain remue l'argent à la pelle et pète dans la soie. C'est un club très fermé qui contrôle toute la ville, et dont le renouvellement se fait uniquement par cooptation, les nouveaux étant parrainés par les valers de Karaci. Ces affairistes, déjà pleins aux as, sont de toutes les combines où il y a à palper. Bien vus du Grand Guide, ils ont le vent dans les voiles et magouillent en toute impunité, tandis que les besogneux sont refaits. La fracture est telle que des barricades ont été élevées par quelques marginaux,

rapidement mis à l'ombre, les neuf dixièmes des habitants se désolidarisant d'eux pour ne pas faire couic.

D'aucuns, qui croient pouvoir blesser Karaci à son talon d'Achille, affirment qu'il est l'un des bâtards du Chef suprême. Sa mère, une barmaid mariée à un sexagénaire qui avait des ardoises partout, aurait passé une nuit avec le Grand Guide, en visite à Satonipolis alors qu'il n'était qu'un sergent rêvant de lever des troupes. Il l'aurait alléchée par des prophéties sur ses futures victoires : une fois parvenu au zénith, il lui allouerait une confortable pension et elle serait la renancière d'un luxueux casino. Karaci a honte d'être de basse extraction, murmure-t-on. Il n'en est que plus implacable avec les possédants de vieille souche, au cordonnet indigo. Sous couleur d'abolir les différences de classe, bien qu'il soit un ploutocrate, il extorque aux anciennes familles leurs biens, sans les redistribuer aux plus démunis. Il a amassé une fortune rien qu'en s'emparant des toiles qui ornent les salons aux somptueux lambris. Il n'a aucun sens du beau, mais il connaît la valeur marchande de chaque tableau. Il s'adapte les plus précieuses pièces de musée avec l'avidité d'une sangsue jamais retenue par des scrupules, allant jusqu'à étrangler de ses propres mains un amateur d'art qui rechignait à lui indiquer la cachette d'une sculpture rare. Son idée fixe est de décerner les esthètes : il leur impute les rumeurs sur son philistinisme et sa cupidité. Tout collectionneur, pour peu qu'il soit précautionneur, n'a d'autre choix que de se dessaisir de ses objets s'il ne veut pas être poursuivi par Karaci. Les plus innocents vont d'eux-mêmes déposer leur trésor chez le ministre. Cela ne les soustrait pas à une déshonorante condamnation. Inculpés de recel, ils pourrissent dans

la crasse d'un de ces cachots où il est impossible de se dresser sur ses jambes : le détenu doit rester accroupi, l'échine courbée. Au fil des mois, ses muscles s'atrophient, son organisme rejette les aliments, et quand, par miracle, il est relâché, il ne peut que ramper vers la lumière comme une marionnette disloquée. Infirme, débile, inapte au labeur, il n'est plus qu'un déchet. Pendant ce temps-là, l'escroc qui l'a dépoüllé prospère et étend son empire en inventant de nouvelles lois léonines.

La totale mainmise de Karaci sur la ville aurait dû l'immuniser contre les appréhensions mais, superstitieux en diable, il ressuscite des croyances antédiluviennes, ne prenant aucune décision sans avoir consulté des devins à la manque, penchés sur les viscères des bêtes sacrifiées. Si les augures lui sont défavorables, il convoque des astrolâtres et s'entretient avec eux dans un jargon d'illuminé. Il se sent déjà la cible de cliques liguées contre lui. Le moindre klaxon le fait tressaillir : c'est qu'un coup de Jarnac se trame. Dans ces heures-là, les nerfs à vif, il a toutes les phobies. Il porte des gants blancs pour éviter les souillures, un masque pour ne pas inhaler l'air pollué par autrui. S'il est seul, il vérifie plusieurs fois que les issues sont bien verrouillées. Lui sert-on son dîner, il n'a aucun doute que la viande est avariée, qu'on cherche à lui faire boire le bouillon d'onze heures. Méconnaissable, pantrelant, les yeux injectés de sang, il s'allonge par terre, dans une posture foetale. Des plaques rouges apparaissent sur ses bras, son cou, sa poitrine. Sa peau est enflammée, il se gratte comme un corneau pouilleux. Pris d'étouffement, il se remet debout et ingurgite de l'alcool jusqu'à ce que, complètement ivre, il s'écroule. Le remords l'étreint-il ?

Ou a-t-il seulement perdu toute dignité ? Revenu à lui-même, il raille les meubles, fracasse les miroirs. Pendant des jours, il s'enferme à double tour dans sa chambre. Son entourage, réduit aux hypothèses, prétend qu'il est atteint de lycanthropie : il marche à quatre pattes, hurle, geint, bondit comme s'il fondait sur une proie. Talonné par les spectres des vieillards qu'il a massacrés, il psalmodie des formules magiques pour en finir avec eux. Il se rencogne dans le coin le plus sombre de la pièce et, la tête entre les mains, glapit des injures contre des assaillants imaginaires. Quand, exténué, il relève le front, c'est pour dégainer son revolver et le décharger sur la horde qu'il voit s'avancer vers lui. Sa chambre est une porcherie : il garde ses gants blancs mais vomit n'importe où. La puanteur emplit l'air de miasmes, et pourtant, il semble ne s'apercevoir de rien, se moquer de tout. Ce laisser-aller annonce un mieux : sans qu'on sache comment, au bout de quelques nuits, il reprend figure humaine, sort de son repaire, prompt à instaurer de nouvelles mesures draconiennes et à faire payer au premier venu son moment de faiblesse.

Ces turbulences ne sont pas sans séquelles, il s'ensuit toujours des raffles. Karaci se déchaîne contre les gouvernés, resserre l'étau autour des milieux suspects de menées subversives, ordonne à sa milice de ne pas faire de quartier. Des brutes violent, supplicient, égorgent, incendient. Le feu dévaste les habitations. Des charognes jonchent les rues. Zaroffcity, capitale de l'enfer, n'a pas pansé ses plaies que, tout aussi soudainement, Karaci déclenche une semaine de liesse. Les Zaroviens, encore sous le choc, sont sommés de participer aux commémorations en souvenir de l'intronisation du Grand empereur. Le ministre prononce une allocution, où il

appelle la population à servir aveuglément le Chef suprême et à lui rendre l'hommage qui lui est dû en se soulant de musique. Car Karaci, imperméable à la littérature, et surtout à la poésie, ces passe-temps pour puceaux bigleux, est un amoureux des romances d'antran, du clavecin et de la viole de gambe. Même les chanteuses démodées, même les violonneux, sont des hôtes toujours bien traités par lui, qui n'entend rien à la musique, mais est convaincu que sa fonction requiert un certain décorum, dont le moindre n'est pas un cérémonial rythmé par des symphonies concertantes. À chaque coin de rue, de retentissants coups de cymbales, suivis de lamentables plaintes tirées des violes par des musiciens soulagés de ne pas déplaire au versatile Karaci, couvrent les cris des hommes battus à mort dans les sous-sols des commissariats. La peur au ventre, les Zaroviens communient lors de matinées où sont exhumées d'antiques pièces vocales. Ces chants leur procureraient un réconfort, s'ils n'étaient l'illustration d'un rapport de force entre Karaci et le Grand Guide. Tout un chacun doit apprécier ce que le ministre propose, à seule fin de prouver que, fauve sanguinaire, il n'est pas insensible au sublime, contrairement au suzerain, connu pour avoir des goûts plébéiens. En public il l'appelle son mentor, mais à part soi il le compare à un magot replet, un peu efféminé. Il le laisse se pavaner dans son habit de bon manitou qui trompe son monde, et accepte d'être l'horrible démon, l'odieux despote, pourvu qu'on le craigne.

Le Grand Guide et lui ont conclu une entente tacite : au premier la souveraineté, au second la licence d'opprimer. Leur pacte ne dure que si aucun des deux n'empiète sur le territoire de l'autre. Le Chef suprême

dirige en immortel inattaquable, son ministre se vautre dans le crime. Aussi crâne que charismatique, il a de qui tenir, disent les flagorneurs, certains que Karaci se litte d'être le rejeton du Grand Guide. Le fils putatif lui le mal avec délectation, le père supposé lui donne son blanc-seing, tout en restant sur des hauteurs inaccessibles, en s'offrant comme le dernier recours des malheureux acculés. Zaroffcity est ainsi sous la botte d'un tortionnaire étique aux pulsions meurtrières et d'un poussah qui déguise sous la bonhomie son appétit de domination. Le visage potelé de celui-ci, photographié, reproduit en des milliers d'exemplaires, imprimé sur des drapeaux, sur des billets de banque, est affiché partout. On salue le leader en se réveillant, on implore son secours en s'endormant, on n'achète rien sans lui rendre grâce de subvenir aux besoins des déshérités, on attend de lui une indulgence qui ferait contrepoids au poig, imposé par Karaci. Mais c'est se leurrer sur une maille qui séparerait les deux renards : ils agissent de conserve, comme des jumeaux siamois soudés par la même volonté d'esclavager les Zaroviens ; ils se répartissent les rôles, chacun veille à son pré carré, sans usurper d'autres domaines.

Des deux, c'est le Grand Guide qui a tiré la meilleure carte. On lui attribue le mérite d'être un penseur. Les gamins annoncent ses poèmes vieillots. Ses traits sur le pouvoir, d'un style archaïsant, sont enseignés à des élèves que ce boutrage de crâne impressionne. Le Premier Magistrat se vante d'être mal policé, par tout à fait un butor, mais un ami des masses, qui en aucun cas n'aspire à la distinction. Il passe pour un libéraliste, une fine gueule dédaignant les chicichis. Tout à tour inflexible et bon camarade, miséricordieux et à

cheval sur ses prérogatives, il en use avec ses inférieurs comme s'il était un vrai démocrate, quand Karaci, adepte des jeûnes prolongés, astreint ses adjoins à une spartiate discipline physique et exige qu'on lui témoigne de la déférence. Le Chef suprême joue à l'homme simple, attaché à quelques principes fondamentaux : l'essentiel étant d'entretenir le passé, il met en avant l'épouvantail de la rétrogradation. Des pages d'histoire sont rayées, tout commence avec son règne. Les adolescents dégurgitent des leçons d'obédience, s'initient à la science des génuflexions en récitant des odes qui célèbrent le nouveau dieu : son avènement préfigure l'institution d'une ère où il n'y aura plus d'obscurantisme, car le Grand Guide prodiguera l'instruction aux humbles, leur serinera des hymnes à sa gloire. Karaci tantôt l'épaulé, en multipliant les coups de filer chez les étudiants rétifs au lessivage des valeurs, en infiltrant les nids de protestataires, tantôt entrave ses projets, parce qu'il se porte toujours aux pires extrêmes. Il est la main de fer, son seigneur le gant de velours. Trop cauteleux pour ne pas asseoir sa réputation en se présentant comme le cerveau sans lequel Zaroffcity serait, à cause de Karaci, une nécropole, le Grand Guide pousse la clémence jusqu'à refréner les ardeurs de la haine qui dévore son ministre. Les prisonniers lui adressent des suppliques : s'il avait vent de l'iniquité qui les afflige, il les élargirait sûrement. Quelques sottises comprennent qu'une querelle intestine éclatera entre les deux compères, si dissemblables qu'ils en arriveront à se nuire. Mais c'est faire peu de cas de la solidarité qui lie les bourreaux, même quand l'un ne descend pas à être un équarisseur. Pour les plus désespérés, le salut viendra du Grand Guide, le jour où il révoquera

Karaci. Mais celui-ci paraît inamovible, il continue de sévir, les Zaroviens de gémir. De loin en loin, afin de varier ses distractions, il accorde une trêve. Le gourdin laisse place au matraquage idéologique. Les éditorialistes déversent leurs enthousiasmes devant les exploits du ministre, qui a nettoyé la ville. Des journalieux exaltent les petites gens, ces déferlantes du raz-de-marée patriotique. Des versificateurs, autorisés à imiter le Grand Guide, inondent les hebdomadaires de fadaises pleurant le ministre. Les habitants sont invités à priver les rues, à s'égarer même quand ils sont en deuil, pleurant un proche fusillé quelques jours auparavant. Les festivités sont l'occasion d'une débauche d'hypocrisie. Des écoliers, perroquets apprivoisés par leurs instituteurs, scandent des strophes hostiles aux renégats. Des corporatistes défilent en bramant après une politique plus répressive. Des gaillards vocifèrent contre les saboteurs qui tentent de désintégrer la cohésion nationale. Tous à la dévotion du ministre, ils s'engagent à consolider l'empire en extirpant l'ivraie pour ne conserver que le bon grain. Parout, c'est un huro unanime sur les détracteurs de Karaci. La meilleure façon d'assurer ses arrières est de n'avoir à la bouche que des slogans, d'être un automate programmé pour dégoïser des propagandes. L'intoxication est telle que la préoccupation principale de certains, plus entre le marteau et l'enclume, tient en quelques mots : se garder à carreau, faire montre de servilité.

Cette allégeance n'est que de façade. Karaci n'ignore pas que, si le vent tournait, les chiens couchants d'aujourd'hui le déchireraient comme des ménades, tandis que l'auguste Guide, gratifié de quelques égards, ne serait peut-être pas couvert de boue. Quand ce

dernier plane dans les hautes sphères, Karaci doit se compromettre dans des affaires dégradantes pour affermir sa position. Il spolie jusqu'aux faméliques dont il réquisitionne les maisons pour les raser et faire construire sur le terrain des immeubles de rapport. Il croit ainsi en imposer à ses pairs des nations voisines. Car il court après les honneurs et la reconnaissance. Il aurait voulu avoir une aura d'homme d'État, être reçu par ses homologues sur le pied d'un dirigeant incontesté. Mais on l'isole et le fuit malgré les incessantes députations. N'obtenant pas ce qu'il guigne, il s'enfonce toujours davantage dans la voie de la violence. Les Zaroviens sont des jouets tombés entre ses mains, il les broie sous sa meule, pour, dit-il, préserver l'unité de la patrie. Lorsqu'il se mire dans la glace, il se congratule. Tu y es, tu es au faite de la renommée, répète-t-il. Qui peut te renverser ? Au-dessus de toi, il n'y a que le Vieux Tarillon, qui se pique d'avoir une morale et te tire dans les pattes, mais tu n'es pas en reste, tu l'as entortillé. Il n'a qu'à bien se tenir, le chambeau ! Il prend pour argent comptant tes serments de fidélité, l'imbecile. Tu n'es fidèle qu'à ta nature, et tu es de nature conquérant. À toi la griserie du pouvoir ! Toi ! Toi ! Toi ! Tu es Néron, tu es la gorgone qui périt, tu es l'auxiliaire de Satan, à la tête d'une légion d'exterminateurs ! Quand tu tonnes, tes caudataires sont foudroyés, quand tu passes, les insoumis tiépassent. Toi ! Toi, le tout-puissant Karaci !

## II

Andréas,

Dans la lutherie de Zimmermann, arrivé dans cette ville peu avant le putsch, et qui, malgré ses fréquentations, bien cachées, est au mieux avec Karaci parce qu'il est le seul ici à réparer et à vendre des instruments de musique, j'ai rencontré un inconnu d'aspect pas trop louche. C'est un de ces agents doubles que Zimmermann cultive. Il m'a assuré qu'il est en mesure de te faire parvenir cette lettre. Je ne sais si j'ai raison de me fier à lui, mais je n'ai pour l'instant pas d'autre possibilité de te donner des nouvelles. La fille seule redouble de vigilance depuis qu'une grenade a été lancée contre les fenêtres du ministère de l'Intérieur. L'étudiant interpellé n'a pas avoué, bien qu'on lui ait infligé tous les supplices. La ville est quadrillée, je ne passe entre les mailles.

Si les sbires de Karaci t'informaient que je suis en correspondance avec toi, il serait, m'a-t-il dit, impitoyable. Mais être sa femme, c'est déjà un châtement en soi. Innombrables sont les cracheurs de crapauds qui, me supposant de connivence avec lui, seraient